

«Tout a été fait et dit, sauf moi»

Rencontre avec Charles Pennequin, poète optimiste

Deux Pennequin valent mieux que zéro et ce printemps nous apporte d'une part le texte *Comprendre la vie*, chez POL, puis, vers la mi-mai, la première livraison de la revue *L'Armée noire*, intitulée «collection printemps de merde» et composée de textes, de collages, dessins, aux éditions Al Dante.

Charles Pennequin est entre autres un poète qui fait des performances rappelant d'assez près le décollage d'un avion à réaction ou une agression d'Artaud au Vieux-Colombier. On peut cependant le lire sans l'avoir jamais vu ni entendu sur scène (dommage). Ses textes n'ont généralement pas besoin d'exotisme et *Comprendre la vie* moins qu'un autre, car il est lumineux. Il se lit dans l'ordre ou bien s'ouvre au hasard. Comme ce n'est pas un roman de la première moitié du XIX^e siècle, cela ne raconte rien, mais une certaine philosophie s'en dégage: «Un être devient homme par le simple fait qu'il se veut du mal.»

Pennequin aborde à peu près tout ce qui fatigue dans la vie, de la naissance à la mort en passant par l'amour, le théâtre ou la télé. Puis fait tourner le mélange en bourrique. On vous en remet un peu? «Tout le monde est dans la fuite. Tout le monde subit l'inévitable. Alors qu'aucun fait n'est possible. Nous allons droit au mur et nous nous gâtons. Nous ne pouvons faire autrement que d'y aller gaiement. Car déjà nous sommes une génération morte. Morte sur pied la génération.» Mais ce n'est pas du tout triste, car être en vie consiste essentiellement à ne pas être mort, à tenir la tête hors de l'eau de la mort, et il y a donc du travail, de la libido à revendre. «On sort pas indemne du sale boulot d'être vivant» et c'est



tant mieux. De toute façon, «Dieu a inventé l'explosif pour purifier l'univers». On retrouve par conséquent un peu de sexe chez Pennequin, en image, en mots, mais pas plus que dans la vie, pas plus drôle que dans la vie, c'est-à-dire un brin tout de même: «J'aime ma bite. / C'est central. / C'est le point central. / Et je vois ton cul. / Et je veux que mon point central / aille dans ton cul. / Tu ne veux pas. / Tu dis que ça pique. / Ça pique ça pique, tu dis.»

Côté amour (non, ce n'est pas l'horscoppe), il faut tout réinventer, car celui qu'on nous fougue est une promesse affaiblie, l'individu «veut l'amour uniquement pour saper toute envie d'aimer. Voilà ce qu'il désire au bout du compte tout individu normalement constitué. Et je ne parle pas des makades. Ce ne sont pas les makades qui sont en cause. Bien souvent les makades sont malades parce qu'ils ont pigé bien plus vite que l'individu lambda». Histoire de devenir un peu malade, on coince Pennequin entre une performance à Gennevilliers et Cherbourg où il est en résidence d'écriture surveillée. Entretien à l'angle d'une gare parisienne.

Qu'est-ce que l'Armée noire?
Au départ c'était six amis qui, au lieu de passer leur temps seulement à picoler, se sont dit qu'ils pourraient en plus travailler, faire des trucs quand ils se voyaient. Joindre l'inutile à l'agréable. L'Armée noire existe depuis deux ans, il y a des gazettes, un blog, on a fait des soirées. Toutes ces manifestations sont importantes, mais parfois sans rapport, pubesque ce ne sont pas les mêmes gens qui s'occupent. Quant à la revue qui sort en mai, j'y ai rassemblé avec Quentin Faucoumbert des artistes, des dessinateurs, ce qu'on avait fait dans les gazettes ou

sur le blog PO2SIE pour les nuls. Elle a été lancée par souscription, en novembre.

C'est quoi ces gazettes?
A Bruxelles avec Antoine Route, les de la Nuit blanche de l'an dernier, on avait un stand et on allait voir les gens. On leur demandait de remplir des rubriques, «le coin des femmes», «people», ou alors on écrivait sur leur vie, ce qu'ils nous racontaient. On a commencé par un foyer de SDF, on se baladait avec eux. Il faut préciser que «armée noire» est un terme utilisé pour désigner un quartier populaire de Cambrai, avec des bandes, comme je le raconte dans *Comprendre la vie*. Quand j'étais môme, ma mère me disait: «Ne fréquente pas ces gens-là, c'est de l'armée noire.» C'est pour ça qu'on aime faire des trucs avec des mômes, des gens normaux ou bien en difficulté psychiatrique. C'est l'idée d'improvisation, de brouillon, d'immaturité. On apprend de leur vie.

C'est votre phrase «Tout ce qui est au-dessus du type de base est mon ennemi»?
Quand je vais dans les écoles des beaux-arts, je vois que les work shops ne sont pas faits pour les étudiants mais pour l'institution, pour montrer aux hautes de la ville que ça se passe bien. On ne s'intéresse pas à ce que l'élève traverse vraiment. **Comprendre la vie est né d'un de ces workshops...**
Oui, c'est l'idée d'un stage où tu ne vas rien comprendre, parce qu'il n'y a rien à expliquer. En même temps, faudra quand même avoir compris, parce qu'à la fin il y aura un examen. J'ai proposé aux étudiants des beaux-arts de Mulhouse ce workshop «Comprendre la vie» avec à la fin des performances dans le cimetière. Quand tu regardes tous les noms dans un cimetière

pendant longtemps puis que tu te retrouves dans la rue à regarder les noms sur les boîtes aux lettres... je mets les étudiants dans les poubelles des cimetières, celles où on jette les plantes, et je poussais les poubelles en disant: «Nous sommes dans l'art.» La question de l'art devenait du coup: «Qu'est-ce qu'on fout là-dedans?» On a aussi fait des pertes en bagnole, ils conduisaient, et moi avec un mégaphone je criais «Allez, allez, on y va, on se révolte, allez, on n'attend pas les autres, on se révolte» sur un ton de vente à la criée un peu lymphatique. C'est rigolo, mais en fait assez violent. Certains ont arrêté leurs études.

Vous dites souvent, de différentes façons, que «toute la pensée a été fabriquée pour que l'homme se détruise»...
Penser, c'est comme gratter une paroi, pendant très longtemps. C'est l'idée d'une «rébellion psychydrisme»: la rébellion ça se fait, mais comme une grosse tortue qui avance. Il y a un problème pour moi, souvent, dans ce qu'on appelle l'art, c'est que je ne vois pas la vie. Or il y a du suicide, par exemple, dans l'art, quelque chose qui n'est pas assuré. Même chez les penseurs. Lacan, il pensait, mais à la fin il a fermé sa gueule, il était aphasique. Deleuze s'est suicidé, ce n'est pas pour rien. On l'a flingué. Les penseurs qui reprennent Deleuze, ils le tuent. Les gens qui reprennent Christophe Tarkos, ils le tuent. Quand tu vois ce qu'on fait de Tarkos sur Youtube, t'as franchement pas envie de connaître Tarkos. On dit aux gens qu'il faut savoir parler pour se révolter. Mais non, au contraire, on peut juste dire «fermez la» et ça suffit. On pouvait très bien être violent: «Taisez-vous, parce que je supporte pas vo-

tre étalage de science, vous m'em-pêchez de respirer.» C'est pour ça que dans *Comprendre la vie*, je dis des trucs comme si je graitais, assez petitement.

C'est la dernière phrase du livre: «Penser est finalement la meilleure manière de fermer sa gueule.»
Mais ça m'inquiète, comme je parle beaucoup du silence, je me demande si je ne vais pas m'arrêter pour de bon. Même si se taire est un thème poétique ancestral. Les paroles t'obsèdent à un point, de voir tout ce que les humains fabriquent comme saloperies avec les paroles, que tu te demandes si toi aussi, malgré tout, tu n'es pas en train de faire quelque chose qui sera réutilisé pour faire des saloperies.

«Je mettais les étudiants dans les poubelles des cimetières, celles où on jette les plantes, et je poussais les poubelles en disant: "Nous sommes dans l'art."»

Est-ce que la poésie sonore permet d'être irrécupérable?
La poésie sonore, c'est le contraire du théâtre. L'homme est traversé par des trucs pas clairs, par toutes sortes de mains ou de bouches qu'il a fabriquées lui-même pour exister de manières multiples. Parce que ma voix, c'est pas ma voix, c'est le dictaphone aussi, qui est plus parlant que moi quand je parle.

Est-ce qu'on peut dire que vous faites de l'autobiographie?
Il y a des choses qui se passent dans la vie qui produisent leur effet dans le texte, comme des coups dans la gueule qui font des bosses. La femme morte qui ouvre *Comprendre la vie*, par exemple, vient d'un rêve. Mais en général disons que je pense à telle et telle chose, j'écris, j'amasse des bouts et puis à un mo-

ment vient un texte qui révèle tous les autres, qui les fait apparaître. Un texte qui rassemble tout et qui s'écrit sans rature, d'une traite, parce que je n'en peux plus, c'est une telle pression. J'ai écrit sur la télé parce que mon ex-femme mettait tout le temps la télé, ça m'empêchait d'écrire. Si j'ai écrit sur mon collègue «Titi», quand j'étais gendarme, c'est parce qu'il m'emmêlait et qu'au bout d'un moment j'allais m'enfermer dans les chiottes pour écrire sur lui, comme je serais allé vomir. Après ça allait mieux. Écrire c'est vomir, sinon tu ne respire plus.

Et comment s'arrête l'écriture?
Donc il y a un texte déclencheur, ça fait un gros chantier, un gros bordel qui dure quelques mois et quand j'en ai ras le bol, là, il faut finir. Mais du coup d'autres problèmes apparaissent. Après *La ville est un trou* [POL, ndr], j'étais sur le sol, allongé, pendant des heures, je ne pouvais plus rien faire. *Comprendre la vie* me pose un problème qui se résoudra peut-être dans le prochain livre. Une fois publié, on se rend compte qu'il manque des choses, qu'il y a des évidences aussi et qu'il faut encore affirmer ce livre-là autrement. Par exemple, je m'aperçois que certains lecteurs pensent que les mots ne touchent pas. Or les mots, comme disait Tarkos, c'est comme des sacs de sable, tu peux te les prendre dans la tronche, tu peux tuer quelqu'un avec un mot. La poésie, c'est quand les mots ont une importance à un point du réel, où ça peut produire — du bien ou du mal. Les gens se prennent un coup de poing dans la gueule mais pour se protéger, ils préfèrent penser

que c'est formaliste, répétitif.

Vous avez de la répétition un peu à la façon de Beckett ou de Bernhard...
La répétition, c'est quoi? Oui, tout a déjà été fait, tout a déjà été dit, mais ce n'est pas triste, c'est génial. C'est ça le vivant: tout a été fait et dit, sauf moi. Moi, je ne suis pas encore fait, mais je refais tout ce qui a été fait et dit. C'est très bien. C'est nouveau, même si on le redit. Il faudrait positiver un peu. **On vous croit pessimiste, mais vous êtes du côté de la vie. C'est un peu ce que symbolise la figure de la jeune fille dans *Comprendre la vie*?**
J'ai écrit: «Tout pousse à ne pas être jeune fille mais à crever de dégoût chacun dans sa crasse morte.» Que je puisse aussi être jeune fille, c'est l'idée d'improvisation, d'être des jeunes filles qui s'écroulent par terre, qui font la fête, qui foutent la merde.

Comment la littérature s'est-elle manifestée dans votre vie?
C'est la rencontre de Christian Prigent pour moi, qui a créé une faille. Je lisais Michaux, Ponge, Beckett. Puis j'ai rencontré Prigent. Mon ex-femme ne comprenait pas pourquoi on allait voir un écrivain. Pour elle c'était un loisir. Tout d'un coup l'écriture apparaît dans la vie, en vrai et, en même temps, je bosse dans la gendarmerie. Je sens un truc qui s'écarte. J'étais super mal à l'aise, c'est sûrement comme une séance de psychanalyse qui font des trucs en l'air. Je me suis mis à écrire à fond, ça ouvrait des choses et c'était aussi une dépression. Tu sais pas où t'es. C'est bien. L'écriture, la littérature, c'est mieux les éviter, peut-être. C'est pour ça qu'il y a plein de gens qui ne lisent pas. L'univers confiné de la famille, ça permet d'éviter tous les problèmes.

Résumé par ERIC LORET



CHARLES PENNEQUIN
Comprendre la vie
POL, 200 pp., 12 €



COLLECTIF
L'Armée noire
Éditions Al Dante, 432 pp., 25 €

Extraits de
L'Armée noire.
Page de gauche:
la tête de l'auteur
sur le corps des
autres. Ci-contre,
dessins de
Charles
Pennequin.
ÉDITIONS AL DANTE

